

Annette Thomas

Capucine, tu  
rêves  
encore !

Roman

 BOOKELIS





Annette Thomas

Capucine

Tu rêves encore !

*Au plus fort de la tempête, tourne sur toi-même  
et observe le ciel. Il y a toujours un petit coin un  
peu plus clair qui apparaît d'un côté.*



## Madame Ludo

Je l'ai vue sortir. Empruntant l'allée pavée, elle est venue pousser le portillon. Une fois sur le trottoir, elle l'a refermé enclenchant soigneusement le loquet. Puis elle s'est retournée. C'est à ce moment-là que l'homme s'est avancé. Il était là qui attendait depuis presque une heure.

J'habite l'immeuble d'en face. Madame Ludo est propriétaire d'une petite maison sans prétention, posée au centre de sept-cents mètres carrés de jardin. Elle est bâtie sur deux niveaux. Au rez-de-chaussée, une fenêtre donne sur la cuisine, une autre sur le salon. Au milieu s'ouvre la porte d'entrée. Dehors, sur le perron, de chaque côté de la porte, madame Ludo a posé deux gros pots de fleurs. Dans celui de droite, elle a planté un citronnier artificiel. Il porte trois gros fruits en plastique jaune. Dans le pot de gauche, une tortue en céramique broute une branche de houx.

Quand madame Ludo passe dans son jardin, situé derrière sa maison, elle ferme toujours sa porte d'entrée à clé. Puis elle prend la tortue, la retourne et ôte le bouchon en caoutchouc situé sur le ventre. Elle glisse ensuite la clé à l'intérieur de la bestiole, referme le bouchon et repose la tortue dans le pot

avant de s'éloigner. Comme elle prend quelques précautions pour opérer, au début, je me demandais ce qu'elle bidouillait avec sa céramique. Il a fallu que je fasse plusieurs vidéos pour découvrir le pot aux roses. De la chambre, je ne voyais que le dos d'Eugénie<sup>1</sup>. C'est en me postant derrière la fenêtre de la cuisine que l'angle m'a permis d'observer ma voisine de profil.

À l'étage, trois fenêtres s'alignent. Deux sont borgnes, toujours fermées par des volets roulants. En revanche, celle de droite clignote. Le volet s'ouvre à sept heures pile chaque matin, se ferme à vingt heures pile chaque soir, été comme hiver.

Madame Ludo vit seule. Je ne sais pas si elle est veuve, divorcée ou célibataire. Elle n'a jamais de visite, hormis celle de la factrice et – une fois l'an – celle des pompiers pour le calendrier.

Quand elle est dans son jardin, il lui arrive de répondre au signe de ses voisins, monsieur et madame Pavoisier. Elle secoue la tête, de haut en bas – ou peut-être de bas en haut – plusieurs fois, mais ne leur adresse ni un sourire, ni un mot.

Madame Ludo était déjà dans la maison quand nous avons emménagé.

Quand on débarque dans un quartier, il m'apparaît normal d'observer la vie qui s'y déroule. Quand on les rencontre, les gens de l'immeuble s'intéressent, posent des questions. Monsieur Delorge, notre voisin de palier, était intrigué :

– Mais combien vous êtes donc à vivre dans l'appartement ?  
m'a-t-il demandé un jour que je le croisais dans l'ascenseur.

– Nous sommes douze. Maman, son nouveau copain Clément, mes quatre frères, Harvey, Dimitri, Paolo et Guy, plus mes trois sœurs, Anémone, Rose et Lila, plus Whiskey notre chien et Lulu mon hamster. Et il y a moi.

– Vous tenez tous là-dedans ?

– On s’arrange.

– Et toi, comment tu t’appelles ?

– Moi ? C’est Capucine.

– Quel âge as-tu Capucine ?

– J’ai quatorze ans.

L’ascenseur s’est arrêté. On est sorti sur le palier. J’ai tapé chez nous et Harvey est venu ouvrir. En tournant la clé dans sa porte, Monsieur Delorge a dit à Harvey :

– Bonjour jeune homme. J’ai fait connaissance avec votre sœur...

– Et ta sœur ? Je te demande où elle est ? a crié Harvey.

Mon frère aîné n’est pas quelqu’un de liant. Il y a sa bande de copains et c’est tout. Ils sont sept garçons, tous du même avis : tout est nul et sujet à critiques négatives. Les gens sont cons, gobent tout, se font exploiter et vivent comme des moutons dans un monde stupide. La vraie vie c’est eux, sa bande de copains et lui. Mon frère dit qu’il est très intelligent. Il a compris qu’il fallait être rebelle pour se faire une place sur la Terre. Il a le poing ferme et il sait le lever quand il faut. Ça lui a valu quelques lèvres fendues, un œil resté borgne, et deux fois quinze jours de taule. Mais il prétend qu’il n’y a pas de guerre sans blessures. Je ne sais pas s’il va réussir à faire sa



place ? Pour l'instant, il ne se bouscule pas pour chercher un travail et vit chez Maman.

Chez nous, la vie n'est pas toujours facile, ni agréable. Harvey invite souvent ses copains à investir le salon et ils s'offrent des moments d'évasion planantes. Ils disent que c'est pour *supporter le reste*. Ils peuvent être des heures avachis sur les banquettes, devant quelques bouteilles de pur alcool, au milieu d'un nuage de fumée aux odeurs de foin et autres substances plus ou moins licites. Maman a beau lui dire que c'est écœurant, qu'ils font vomir Lila, qu'on a pas du tout envie de partager leurs joints, Harvey n'en a rien à faire. Il a la faculté de n'entendre que ce qui l'arrange. Parfois, je mets en doute son affirmation quant à son quotient intellectuel. Je me demande si les connexions de ses neurones ne sont pas enfumées, elles aussi.

Mon frère est jardinier à ses heures. Son bout de jardin – une caisse sur le balcon – est l'objet de ses nombreuses attentions. Il ne cultive ni thym, ni persil, ni ciboulette, mais de hautes plantes aux allures de pieds de tomates qui n'en sont pas.

Maman dit que s'il portait autant d'énergie et d'attention à chercher du boulot qu'à soigner son caisson, il aurait peut-être plus de chances de trouver un emploi.

Dimitri et Anémone, eux, prétendent que Harvey est aussi habile à faire pousser son cannabis qu'à cultiver le poil qu'il a dans la main.

Soyons positifs, a dit Dimitri un jour, au dîner, alors que Maman se plaignait de Harvey :

– Son caisson rempli de magnifiques plantes feuillues et la façon dont il les traite pour obtenir un produit fini prouvent qu’il a certaines compétences.

C’est aussi un très bon commercial, puisqu’il réussit à trouver des clients pour les petits sachets qu’il remplit et pèse avec une toute petite balance en bois et laiton qu’il a fauché sur une foire à la brocante l’an dernier. L’argent récolté lui sert à acheter du combustible pour sa mobylette.

Mais revenons sur le palier. Quand monsieur Delorge a lancé son amabilité, Harvey a répliqué d’une voix d’homme viril et sur un ton de leader qui tient bien son monde. C’est ce ton qui a alerté maman.

Pourtant, c’est moi qu’elle a grondée :

– Où tu étais passée toi ? Encore à traîner. Tu n’as pas d’autres choses à faire ?

Monsieur Delorge a tenté une conciliation :

– Vous avez une bien gentille demoiselle, madame...

Mais Maman lui a jeté avant de claquer la porte :

– Que je vous y reprenne à faire du gringue à ma fille !

Pauvre monsieur Delorge. Il a eu un air tellement surpris et désolé.

Par la suite, lorsque je le rencontrais, j’essayais de tisser un nouveau contact, mais il ne répondait même plus à mon « *bonjour monsieur* ». La dame du premier non plus ne nous

salue pas. Je crois que dans l'immeuble, on ne nous aime pas trop. Bruyants, impolis, les qualificatifs désobligeants s'alignent comme les hirondelles sur les fils électriques à l'automne.

Ce matin-là, le soleil avait eu du mal à émerger des brumes qui flottaient au-dessus des toits. Il était blanc et flou, diffusant une lumière métallique dont nous n'avons pas l'habitude. La professeure de sport s'étant annoncée absente, je n'avais pas cours. Pour moi, ça ne changeait pas grand-chose, j'avais l'habitude de sécher les deux heures de sport du mardi matin. Maman était partie pour faire sa tournée. Depuis deux mois, elle est embauchée à l'essai pour vendre des produits ménagers en porte à porte. Si elle tient encore un mois, c'est gagné, elle signera un vrai contrat.

Il était neuf heures dix lorsque la voiture a fait son créneau au bas de l'immeuble. Je l'ai vue arriver. C'était une voiture quelconque. N'y connaissant rien en automobiles, je n'ai pas pu définir la marque. Une carrosserie de berline gris métal sur quatre roues aux enjoliveurs clinquants. De ma fenêtre, je ne pouvais pas distinguer la plaque d'immatriculation. En temps ordinaire, j'aurais attendu pour voir qui sortait du véhicule, puis je serais retournée me vautrer sur ma couette et j'aurais repris ma lecture du 16<sup>ème</sup> tome de *Cheeky love*. J'adore cette série. Naruse tombe amoureux de Yuki, dont il a percé le secret. Mais Yuki Machida, manager de l'équipe de basket, est amoureuse de Kido, le capitaine. Hélas, Kido a une petite amie et il le dit devant Yuki qui verse quelques larmes. Naruse est

désolé du chagrin de Yuki. C'est comme dans la vraie vie quoi !

À la maison, c'est pareil. Ma grande sœur Anémone aime le fils des Pavoisier, qui n'en a rien à faire d'elle car il est amoureux de madame Eloïse, qui se fiche royalement de Justin Pavoisier. Eloïse Duchatton est mariée. Pourtant, avec Rose, on l'a vue, dans la ruelle derrière le maxi marché en train d'embrasser un homme qui n'était pas monsieur Duchatton . On passe souvent dans la ruelle, parce que c'est un raccourci pour rejoindre l'immeuble.

Maman, elle aussi a une vie amoureuse mouvementée de Manga. Lorsque Harvey a percé sa première dent de lait, elle a quitté Ali Hamed pour emménager avec Robert, qui lui a donné coup sur coup trois garçons et une fille en quatre ans. Elle était enceinte d'Anémone quand elle a rencontré Marcello, qui lui a donné l'année suivante la graine de moi.

Mon père est mort. Pas parce que je suis née. C'est un cancer qui l'a tué. Sa vie a duré très peu de temps. Maman dit qu'il ne faut pas s'emmerder, il faut prendre toutes les bonnes choses de la vie qui se présentent parce qu'on ne sait jamais combien de temps elle va durer.

Puis sont arrivés deux *bébés Goldman*<sup>2</sup> : Rose et Lila. On ne sait pas si elles ont le même père... ou pas. Maman dit qu'elle est sortie souvent à cette période-là et qu'elle a perdu le fil. Depuis quelques temps, elle est avec Clément, un nouveau compagnon.

Pour nous c'est pas la panacée. Clément n'est pas très drôle à vivre. Il ne sert à rien. Il ne participe pas aux frais, n'aide pas

dans les tâches à la maison. Il est mal dans sa peau, pas très soigné. Le pire, c'est sa barbe. Premièrement, je n'aime pas les barbes longues. Deuxièmement, je n'aime pas les barbus qui font des stocks. Clément, quand il finit de manger, tu peux recomposer le menu rien qu'en regardant ses poils. Parfois, tu peux même savoir ce qu'il a mangé la veille. Entre le morceau de feuille de salade et les reliquats de haricots verts, mon hamster y trouverait de quoi faire un festin. Il ne faut pas se trouver derrière lui quand il y a du vent. Les pigeons se précipitent pour picorer ce qui est tombé sur le trottoir. C'est pas tout ! Je me suis aperçue – à plusieurs occasions – qu'il ment énormément. Maman Léone nous encombre avec son Clément. En plus, je n'ai pas l'impression qu'elle soit si amoureuse que ça.

Quelquefois, j'interroge Léone. Pas pour savoir comment s'appelle.nt le.s père.s de Rose et Lila, mais pour reconstituer son histoire qui pourrait faire un super Manga. En plus d'enquêteuse, je suis aussi écrivaine. C'est presque pareil. Enquêteuse ou écrivaine, on repère des faits, on les classe en ordre chronologique, on analyse et on tire des conclusions pour arriver à un point final.

Ce matin-là, donc, le soleil perçait à peine les brumes quand l'homme est sorti de sa voiture garée en bas de l'immeuble, en face chez madame Ludo. Un homme tout jeune. Il ressemblait à Naruse Shô<sup>3</sup>. Il s'est appuyé sur le capot de son carrosse. Il a croisé les bras et n'a plus bougé. Les nuages ont fini par se dissiper et le soleil est monté un peu plus haut dans un ciel devenu aussi bleu que les yeux de Noragami<sup>4</sup>. Un rayon

lumineux s'est posé sur la rue. Le roquet de Justin est venu lever la patte contre le pilier du portillon de madame Ludo, puis il a traversé le rai de lumière. Il est passé sous la voiture de Naruse et je l'ai perdu de vue.

Si je suis si précise c'est que dans une enquête, tous les détails sont importants. Je m'applique donc à observer rigoureusement ce qui se déroule et je prends des photos, des vidéos, des notes, au cas où – dans les lieux où j'évolue – un vol, une agression ou même un crime se produiraient.

Il était neuf heures cinquante-huit lorsque madame Ludo a ouvert sa porte d'entrée. Elle avait un filet à provision dans la main. Il n'était pas plein, mais vu sa forme, il y avait quelque chose dedans. Du troisième étage, je n'ai pas distingué ce qu'il contenait.

Au niveau de la rue, il était à peine neuf heures cinquante-huit. J'ai lu<sup>5</sup> qu'en altitude, le temps passe plus vite. À vivre au troisième étage, je vieillis donc plus vite qu'en rez-de-jardin. J'ai compté quarante marches d'escalier pour monter chez moi. Si j'habitais au rez-de-chaussée, je vivrais 22,78 milliardièmes de seconde de plus chaque année.

Généralisons. Il était neuf heures cinquante-huit bien sonnées quand madame Ludo a refermé son portillon. Au même moment, Naruse s'est avancé. Quand elle s'est retournée, il était à peine à un mètre d'elle. Tous les deux se sont arrêtés. Je ne voyais l'homme que de dos. Il portait un perfecto noir, un pantalon de cuir et ne tenait rien dans les mains, je suis formelle. Ils étaient tous les deux figés, l'un en

face de l'autre. Madame Ludo le regardait. Ils ne bougeaient pas, mais je n'ai pas l'impression qu'ils se parlaient.

Puis, le regard de madame Ludo s'est levé vers le troisième étage. Elle m'a vue. L'homme lui, ne s'est rendu compte de rien. Il l'a prise par les épaules et sans la brusquer, il lui a collé une bise sur chaque joue. Comme fait un fils à sa mère, ou à sa grand-mère. Enfin... comme ils le font s'ils ne sont pas fâchés, comme on embrasse quelqu'un qu'on connaît bien.

J'ai immédiatement pensé qu'il était son fils, ou un autre membre de sa famille, ou un ami qui venait lui rendre visite, ou la chercher. Mais, pourquoi attendre toute une heure dans la rue ? S'ils s'étaient donné rendez-vous, madame Ludo aurait guetté, serait sortie en voyant la voiture. Ou bien le type serait allé frapper à la porte de madame Ludo.

J'ai bien senti qu'il y avait un truc pas net. Mes pensées jouaient au snooker dans mon cerveau. Pendant ce temps, l'homme, Naruse, avait passé son bras droit autour des épaules de madame Ludo. On comprend donc qu'il se tenait à sa gauche, du côté où elle tenait son filet à moitié garni. Ils se sont dirigés vers la voiture. Mon regard a été attiré par le mouvement de la main droite de ma voisine d'en face. Elle avait le bras le long du corps, la main bien ouverte, paume face à moi. Elle a plié son pouce sur sa paume et elle l'a enrobé de ses autres doigts, rabattant lentement l'index, puis le majeur, l'annulaire et le riquiqui. Je regardais son poing fermé.

On nous bassine partout que ce signe est celui que fait une personne en danger. L'homme a fait monter madame Ludo à l'avant dans la voiture. Il lui a pris son filet, l'a jeté sur le siège

arrière. Puis il a fait le tour pour se mettre au volant. La voiture a démarré et ils sont partis.

J'étais en panique. Si je composais un numéro d'urgence sur mon téléphone, la voiture serait bien loin avant l'intervention des secours. J'ai fait une vidéo du véhicule qui s'éloignait. Il était dix heures pile au troisième étage de l'immeuble. Il était 0,06 milliardième de seconde de moins dans la rue.

J'avais hâte de raconter ce que j'avais vu à Élvire alors j'ai fourré mes affaires de classe dans mon sac, je l'ai mis sur mon dos et je suis partie pour le collège. J'ai dévalé les escaliers et en atteignant le hall, j'ai vu monsieur Delorge qui relevait son courrier. Je lui ai dit aimablement :

– Bonjour monsieur Delorge.

Ça faisait plusieurs jours qu'il ne répondait pas à mon salut, mais j'ai persisté. J'ai bien fait, nos relations évoluent puisqu'il m'a répondu :

– Bonjour mademoiselle Capucine.



## Va je ne te hais point

Je suis arrivée au collège pour apprendre que notre professeure d'éducation physique était remplacée. J'ai rejoint le cours avec une bonne heure de retard. La secrétaire a rempli mon mot de retard avec complaisance quand je lui ai expliqué que j'avais été arrêtée en cours de route par une vieille dame qui avait ripé sur le trottoir et que j'avais dû l'accompagner à la pharmacie la plus proche. J'ai effectivement donné le bras à une vieille dame qui traversait la rue aux feux. D'habitude, je traverse le passage piéton au pas de course. Elle marchait à tout petits pas, aucun risque de riper en tout cas. Ça m'a retardé un peu, effectivement, mais pas tant que ça. Pas de quoi justifier mon heure de retard. C'est pourquoi j'ai greffé l'épisode de la pharmacie.

Je n'ai rien raté, la classe faisait de l'endurance autour du stade. Je me suis collée à côté de ma copine Élvire. Elle entamait son troisième tour de piste.

- Trois tours seulement ? Tu es une rapide toi, j'ai dit.
- Tu n'imagines pas que je vais courir quand même !
- Trois tours en marchant, tu parles d'une performance.

– Regarde, la prof est lancé dans une conversation animée en milieu de terrain avec la collègue. C’est Ginette qui chronomètre et Maryline qui note. On a fait un deal. Autant te dire que ma performance, je la tiens.

Je me suis jointe au mouvement. En marchant Élvire grignotait des churros.

Sa mère est la championne des churros. Elle les roule dans le sucre glace dès leur sortie de la friteuse. Puis, les serpentins sont trempés dans une épaisse sauce de chocolat fondu additionné de crème fraîche.

○Élvire me tend régulièrement le sachet et j’y fais quelques ponctions. Un vrai régal.

Mastiquer ne nous empêche pas de parler. Je lui relate l’enlèvement de madame Ludo qui s’est déroulé devant chez moi, sous mes yeux.

– Sans blague ! Tu es sûre de ça ?

– J’ai eu le temps de faire une petite vidéo.

Elle reste sceptique, même après avoir visionné le très court métrage.

– On voit rien. Une voiture qui démarre et s’éloigne. Ça peut être n’importe quoi. Un ami qui l’emmène faire ses cours, un parent qui l’emmène à un rendez-vous.

– Oui, mais ce qui s’est passé avant que je pense à faire la vidéo, ce n’était pas clair, je suis sûre que c’est un enlèvement.

– Moi, je suis comme Saint Thomas, je crois ce que je vois. Et là, je ne vois rien de spécial.

C'est sûr que mon film n'est pas très convaincant. On ne peut même pas compter combien de personnes sont dans la voiture.

– Avant d'aller au poste de police, attends ce soir. Le type va peut-être la ramener ta madame Ludo.

– Je t'ai raconté comment il l'a conduite à la voiture et le signe ! Je n'ai pas rêvé, j'ai bien vu le signe.

– Tu as peut-être *cru voir* un signe. On s'imagine des trucs parfois.

– La confiance règne. Tu sais pourtant que je suis pointue dans mes enquêtes.

– Ben justement, parlons-en de tes enquêtes. La dernière fois, c'était le gars des Eaux qui avait enlevé le chien de Justin et qui l'avait jeté dans son coffre. Ton enquête menait droit vers les laboratoires... soi-disant qu'ils enlèvent des chiens pour faire des expériences !

– Les indices sont parfois trompeurs. C'est d'ailleurs pourquoi les enquêtes piétinent souvent. Et puis quelle idée de donner un manteau de fourrure à un agent de services. Ça aurait très bien pu être le chien de Justin. Ça avait la même texture et la même couleur. Et là, tout le monde aurait été super content que j'aie songé à filmer les faits et gestes du type.

– Oui, mais ce n'était ni un vol, ni un rapt. C'était juste un débarrassage de placard.

Sa remarque m'a mise en colère. J'ai crié :

– Évidemment, tu n'acceptes pas que je puisse me tromper. Tu es toujours plus maligne que les autres, c'est agaçant à la fin.

On était en plein règlement de compte, avec Élvire, quand le sifflet de la professeure nous a coupé le nôtre.

Quand on est rentrées au vestiaire, on boudait chacune dans notre coin. Élvire s'est arrêtée vers Myriam et Tina. Elle s'est mise à discuter sans plus faire attention à moi. J'étais vexée et j'ai pensé que j'allais la laisser mariner pendant quelque temps, ça lui ferait les pieds.

En fin de journée, les cours terminés, je suis rentrée à la maison directement, sans passer par la case 'Bar Le Provençal', comme je le fais d'habitude.

Paolo était déjà là. Dans le réfrigérateur, j'ai trouvé un reste de quiche lorraine et un fond de bouteille de soda fruits de la passion. J'ai sorti Lulu de sa cage. Je lui ai donné une ration de graines et un quartier de pomme à ronger. Puis, je me suis postée au coin de la fenêtre, mon hamster chéri dans les bras.

Chez madame Ludo, j'ai l'impression qu'il n'y a personne. D'habitude, je la vois circuler de sa cuisine à son salon, ou faire une apparition dans le jardin, mais rien ne bougeait. Je suis allée chercher le grand tabouret de bar, pour pouvoir surveiller tout en étant assise.

Je suis restée au moins vingt minutes à observer les mouvements de la rue. Comme je ne bougeais quasiment pas, une mésange est venue picorer la boule de graines que je mets sur le rebord de la fenêtre. Une autre est venu la rejoindre. Elles sont restées une minute et douze secondes avant de s'envoler pour disparaître dans la haie de madame Ludo. Un moineau domestique a pris leur place. C'était une femelle. Je

l'ai reconnue à sa couleur plus terne que celle du mâle et parce qu'elle avait un trait clair en arrière de l'œil. Deux mâles ont atterri quelques secondes après. J'ai remarqué que les oiseaux ne se mélangeaient pas, chaque race vient manger à tour de rôle. Au début, quand j'ai commencé à leur donner des graines, je ne savais pas si c'était un hasard ou une loi de la nature. J'ai cherché et j'ai vu que les heures des repas varient en fonction des espèces. Ainsi, le moineau viendra plutôt en milieu de journée. Il pourra rencontrer le verdier, le chardonneret ou le pinson. Mais aucune chance qu'il se nourrisse en même temps que le rouge-gorge qui lui, préfère visiter la mangeoire en solitaire, à l'orée de la nuit. De ma fenêtre, on pourrait penser que ces oiseaux qu'on voit voler à longueur de temps, se ressemblent tous, et pourtant, j'ai compté plus de vingt espèces qui viennent picorer les graines. Gros oiseaux comme les tourterelles ou les mouettes, si je mets des graines de tournesol ou de cucurbitacées. Petits oiseaux qui viennent se gaver de graines de lin, sésame et mélanges que l'on trouve à la jardinerie. Avant, je mettais du pain, des miettes de gâteaux. Mais j'ai lu que les oiseaux ne digèrent pas les levures et le sel, et que le gluten n'est pas bon pour leur foie. J'ai décidé de prendre soin de leur santé et de ne distribuer qu'un mélange de graines. Ils n'ont qu'à trouver le complément dans le parc, dans les arbres.

J'observais leurs mouvements quand Guy, Paolo et Lila sont rentrés à leur tour, puis les autres. Dimitri est ressorti promener Whiskey. Il a retrouvé Justin et son roquet. Ils ont tourné dans l'avenue qui mène au port.

Maman est arrivée chargée comme un mulet. Elle nous a appelés pour ranger les courses. Ça m'embêtait de bouger. Il suffit que je m'absente et c'est ce moment-là que mon suspect va choisir pour apparaître. J'ai ouvert mon cahier d'histoire. Je suis en troisième. Sans vouloir me vanter, je suis une très bonne élève. Je ne bosse pas énormément, mais comme disent mes professeurs.es, j'ai d'énormes capacités. Je n'aime pas le gâchis alors je les exploite. Au vu de mes résultats, maman dit que je devrais passer en seconde au lycée sans problème.

Ma leçon d'histoire porte sur l'attaque de Pearl Harbor. C'est une attaque surprise des Japonais contre la base navale américaine de Pearl Harbor, en 1941. Écouter le cours me suffit pour comprendre et quand je comprends quelque chose, ça se met automatiquement dans l'un des tiroirs de mon cerveau. Il doit y avoir un aimant dans le tiroir-mémoire, parce que j'ai une faculté à mémoriser facilement. Il doit être assez grand, car j'ai un bon stock de choses emmagasinées.

Pour maman, le travail scolaire passe avant les travaux ménagers, ce qui fait que tenir mon livre d'histoire me permet de rester à mon poste d'observation. En pure perte. A vingt heures, la nuit est presque tombée et il n'y a toujours pas de lumière chez madame Ludo. Maman appelle :

– La soupe est servie !

Les repas sont loin d'être engloutis dans le silence. Chacun raconte sa journée, ses succès scolaires, on échange, on réagit aux nouvelles des uns et des autres.

Harvey dit :

– Capucine est bien silencieuse ce soir.

C'est vrai que d'habitude, je ne suis pas en reste de scoops : les vacheries que se font des filles de ma classe, les histoires de flirts, des détails marquants qui sont survenus dans la journée. Maman est souvent obligée d'intervenir :

– Laisse un peu parler les autres Capucine.

Comme tout le monde me regarde un peu surpris, je me lance :

– Je crois qu'il s'est passé quelque chose chez la dame d'en face.

– Madame Delorge ?

– Non, pas sur le palier, dans la rue, la petite maison en face.

– Chez la vieille dame ?

– Oui, je crois que ce matin, elle s'est fait enlever.

– Ce matin ?

– À neuf heures cinquante-huit, elle est sortie de chez elle...

– Tu n'es pas censée être au collège, à neuf heures cinquante-huit ? demande Maman.

J'ai eu un mouvement de recul. Je parle d'un rapt de voisine et Maman n'est pas interpellée ! Tout ce qu'elle voit, c'est que je n'étais pas en cours ! Qu'on se fasse égorger, mais que ça fille ne rate pas un cours de gym ! Je reste sans voix. Maman, monte le ton de la sienne :

– S'il y a quelque chose que je n'accepte pas, c'est que l'on sèche des cours. Alors, tu finis de manger rapido et tu files au lit. Je ne te vois pas avant demain matin.